Bulletin météorologique.

Washington, 11 février—Indications pour la Louisiane et le Mississipi. — Beau temps ; plus froid ; vent du nord-ouest.

L'ABEILLE DE DIMANCHE

SOMMAIRE.

Patria, suite, J. Gentil.
Vieux Souvenirs, suite et fin, Yan de Lesca.
Naissance d'Hoffman.
Les Bienfaiteurs de Paris.
La Rosace, conte.
Monologue de salon pour une jeune fille.
Légende Russe.
Poésies diverses.
Mondanités, Chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

Le baron Larrey et Mlle Dodu.

A la première séance tenue il y a quelques jours, à Paris, par la Société de Chirurgie, le docteur Paul Reclus a lu une étude sur le baron Hippolyte Larrey. Au cours de cette intéressante étude, M. Reclus a rappelé l'histoire héroïque de Mlle Juliette Dodu, dont le baron Larrey fut le parrain dans la Légion d'honneur.

En 1878, le baron Larrey était septuagénaire et sa vieillesse menaçait d'être bien isolée dans son foyer désert. Un bonheur lui survint, digne de sa bonté et de ses nobles sentiments. Comme membre du conseil de l'ordre de la Légion d'honneur, on lui soumit le dossier d'une jeune fille qu'on nommait déjà : l'héroïne de Pithiviers. Les généraux avaient signalé dans plusieurs ordres du jour et, à défaut de croix, Gambetta avait marqué d'une mention honorable la vaillance de cette enfant de vingt ans qui, au milieu des Prussiens, hôtes imposés à sa maison, avait osé dérober les dépêches allemandes par un fil de fer sur un appareil Morse, les faire traduire et les envoyer, à travers les lignes ennemies, jusqu'aux chefs de l'armée de la Loire. Elle eut le sang-froid, la présence d'esprit, le courage de mener à bien, pendant dix-sept jours, cette redoutable entreprise qui sauva les troupes françaises à Gien, d'un désastre irréparable. Elle fut dénoncée, arrêtée, condamnée ; elle allait être exécutée, lorsqu'elle fut graciée par Frédéric-Charles.

Après la guerre, la jeune fille reprit avec sa mère son modeste emploi dans les télégraphes, tranquillement, sans bruit, sans fanfares autour de son nom. Mais quand la France put enfin respirer et dresser le bilan de l'année terrible, au milieu des fautes, des erreurs, des trahisons, des déroutes, on vit surgir des actes d'héroïsme et de dévouement ignorés jusqu'alors de la foule. Le décret du gouvernement qui convertissait en médailles militaires les mentions honorables de Gambetta, mit, tout à coup, en vive lumière l'héroïne de Pithiviers et, dès ce jour, son nom fut populaire ; d'une voix unanime, on réclama pour elle la croix de la Légion d'honneur ; le baron Larrey la vit, elle et sa mère, et fut séduit par le charme le plus pénétrant, celui d'une âme supérieure qui s'ignore elle-même, d'un cœur qui se dévoue d'un élan spontané et parce que telle est sa nature. Nous vénérons les vertus conquises par une lutte incessante contre d'égoïstes instincts, mais combien plus de séduction ont les grâces natives qui s'épanouissent sans effort comme la fleur du matin. La nouvelle légionnaire était de cette race élue ; elle fut héroïque, comme elle est bonne ; son cœur le veut ainsi.

Son parrain dans la Légion d'honneur fut le baron Larrey ; elle devint pour lui la fille plus obstinément et la plus tendrement dévouée. Dans la France ironique, on croit plus à l'amour la plus tout court qu'à l'amour paternel et le bruit du mariage du baron Larrey avec sa filleule avait été si souvent annoncé qu'il était pour beaucoup une certitude. Mais les intimes savaient bien que seuls les sentiments de fille et de père les unissaient l'un à l'autre. Grâce à elle, les dernières années de son parrain ont été bénies : il passait ses soirées avec elle et sa mère à raconter les jours héroïques.

Elle connut bientôt, dans leur intimité, le grand Larrey, la douce Laville, la tendre Isaure, le petit chevalier dont elle suivait, dans ses récits quotidiens, la belle et régulière ascension. Et si, aujourd'hui, on peut esquisser avec quelque précision les traits des deux Larrey, on le doit à la mémoire fidèle de cette fille d'adoption.

Hélas ! elle put épancher trop tôt le dévouement qui la tourmentait. Le baron Larrey, dont la vigueur, à quatre-vingt-sept ans, était devenue légendaire, reconnut, un jour, les atteintes du mal qui avait emporté sa sœur. Il lutta quelque temps ; il paraissait à l'Académie plus blanc, plus pâle et les traits affaissés, mais toujours avec son grand air noble et bon ; puis il se retira à Bièvre avec son incomparable infirmière qui, sous la direction des professeurs Guyon et Potain, essaya d'atténuer les douleurs dont souffrait son cher malade. Il fut stoïque et vit arriver la mort avec sérénité ; un prêtre voulut l'assister ; il le reçut avec bienveillance, mais refusa son ministère : "J'ai toujours, lui dit-il, suivi la ligne droite sur les traces de mon père dont l'image m'a guidé à travers la vie." Il s'éteignit, le 8 octobre 1895, dans la chambre où était morte, cinquante-trois ans auparavant, sa mère bien-aimée.

Les œufs caoutchoutés.

S'il y a bien cinquante façons de préparer les œufs et de les servir aux gourmets, il y a bien au moins autant de procédés pour les conserver.

Le moyen le plus répandu consiste à les plonger dans un lait de chaux. La chaux bouche les pores de la coquille et, si l'œuf était bien plein, il se conserve, en effet, très longtemps sans altération. Le tout est donc de revêtir sa coquille d'un enrobement imperméable.

Le caoutchouc rend aisément les tissus imperméables : des tissus à la coquille d'un œuf il n'y a pas loin pour une imagination en éveil. C'est pourquoi M. W. Jessen, de Copenhague, a pensé, en regardant sa pèlerine caoutchoutée, que les œufs se trouveraient bien d'être caoutchoutés à leur tour.

Ainsi il a fait. Il plonge les œufs au milieu d'une solution de caoutchouc dans la naphte ou la benzine, et il les retire aussitôt. La benzine s'évapore et l'œuf est recouvert d'une mince pellicule de caoutchouc qui le met à l'abri de l'air.

Ceux qui souffrent d'un sang corrompu et vicié, peuvent prendre en toute confiance la Salsepareille d'Ayer. Guérison assurée.

YVETTE A BERLIN.

L'art français vient de remporter une nouvelle victoire. Grâce au talent d'Yvette Guilbert, la chanson montmartroise fait en ce moment les délices des Berlinois. Tous les soirs, on refuse du monde à l'Apollo-Theater. Encore quelques jours et les chefs-d'œuvre du répertoire classique des cafés-concerts seront plus populaires sous les Tilleuls que ne le furent jamais sur les boulevards, «le P'tit Cochon», «J'suis pocharde», et les «Demoiselles de pensionnat». N'allez pas croire qu'il s'agisse d'un de ces succès éphémères que suffiraient à expliquer l'irrésistible curiosité, l'admiration complaisante et candide du public allemand pour tout ce qui lui vient de Paris. La citation suivante du «Lokal Anzeiger» vous avertirait de votre erreur: «Avec Yvette Guilbert, c'est une révolution de la chanson qui commence. Si sa venue à Berlin pouvait opérer une pareille transformation dans le goût, Yvette mériterait dix fois encore les tonnerres d'applaudissements qu'un public fou d'enthousiasme lui a prodigués.»

Et c'est là le ton ordinaire des comptes rendus de ces inoubliables soirées. Les critiques sont unanimes à saluer en la charmante divette une «créatrice géniale» et à considérer ses débuts comme un «événement littéraire de la plus haute portée». Celui de la «Gazette de Francfort» est particulièrement enthousiaste. Une seule chose l'étonne, c'est que la fine diseuse» ne soit pas plus «mozartique». Il s'attendait à voir une figurine de Saxe, et il a vu une grande femme, «fantômatique, fatale, démoniaque», dont les cheveux rouges évoquent à la fois «le souvenir de Callot et celui de «la Carmagnole». Mais, la première surprise passée, le critique francfortois a été, comme tout le monde, vaincu par le génie ; la personnalité d'Yvette lui a paru «gigantesque, sculpturale» ; elle lui a rappelé «die Mutter Erda».

Ce portrait semblera peut-être aux Parisiens assez éloigné de la réalité. Ils se demanderont si on leur a changé leur Yvette, ou si les Berlinois ont bien vu, bien entendu, et surtout bien compris. Rassurons-les. Les «impressarii» avaient eu soin de distribuer aux assistants le texte et la traduction de toutes les chansons portées au programme. Dans la salle recueillie et studieuse, la voix d'Yvette était accompagnée du bruissant murmure des feuillets diligemment tournés par le plus consciencieux des publics d'Europe. Aucun malentendu n'a donc pu se produire entre «la diseuse nationale» et la critique allemande. Seulement, toujours hantée de la noble chimère du grand art, ou, plus simplement peut-être, par crainte de la Censure, la divette n'a guère cherché à révéler au public berlincis que le côté tragique et sentimental de sont talent. Ce n'est pas celui qui plait le plus aux Parisiens. Après une incursion dans la haute littérature, qui s'acheva assez piteusement par la lecture d'une des «Lettres de femmes» de M. Marcel Prévost, on pouvait croire que Mlle Guilbert était revenue définitivement au genre, plus humble mais plus amusant, qui lui valut ses premiers succès. Puisse son récent triomphe ne pas réveiller ses ambitieux projets !

LA DANSE.

On communique à un de nos confrères le prospectus suivant :

«Cours de danse, tenue et maintien»

Par un nouveau système de démonstration.

«M. X.... vient de faire paraitre une nouvelle méthode sur la danse, 1,000 danses, 500 dessins et figures, les devoirs des enfants, des maîtres de maison, des mariés, invités, garçons et demoiselles d'honneur, enfin tout ce qui existe en bienséance, et les devoirs de chacun en toutes circonstances, depuis la naissance jusqu'à la disparition.»

C'est assurément le traité le plus complet qui ait paru sur la matière. Mais qui aurait cru que, «depuis la naissance» et «jusqu'à la disparition», on eût besoin de leçons de maintien?

UN INCIDENT SANS PRECÉDENT.

Il s'est accompli à Shanghai un événement sans précédent dans l'empire du Milieu. Une dizaine de dames chinoises se sont réunies pour donner un grand dîner à environ cinquante dames de la colonie européenne. C'est un signe des temps. Il y a peu d'années encore, une telle chose eût été considérée comme impossible. Et pourtant elle a eu lieu. On avait invité les femmes de tous les consuls, et celles de divers missionnaires et négociants. Les "gracieuses hôtesses," disent les journaux d'Extrême Orient, se sont servies de couteaux et de fourchettes, ont bu du champagne et se sont conduites en tous points à la mode des peuples blancs. Leurs dignité et leur parfaite tenue en cette circonstance exceptionnelle établissent, selon le *North China Herald*, mieux que toutes les paroles et tous les écrits, le droit, qu'ont les femmes chinoises, à n'être plus considérées par les hommes comme une quantité négligeable. Mises en appétit par ce premier succès, les dames de Shanghaï demandent la création d'une école supérieure pour les jeunes filles chinoises de la haute société, école où l'une des premières conditions d'admissibilité sera de ne point se mutiler les pieds. On affirme que, si elles remportent, ici encore, un succès, elles sont résolues à aller plus loin, et à réclamer une part active dans l'administration de la maison.... Ce sont les débuts du féminisme chinois. Quand les sujettes du Fils du Ciel réclameront elles le droit de plaider ou de se mêler aux affaires publiques !

La longévité des femmes.

Les statisticiens berlinois viennent de démontrer, une fois de plus, que la femme vit plus longtemps que l'homme en Europe.

Sur 1,000 nouveaux-nés masculins, on n'en trouve plus en vie à Berlin, après 50 ans, que 443 ; tandis que plus de 500 femmes, donc la moitié, atteignent cet âge : 426 femmes sur mille vivent jusqu'à 60 ans, 296 jusqu'à 70 ans, 227 jusqu'à 80 ans et 13 jusqu'à 90 ans.

Pour les hommes, les chiffres sont très inférieurs. Il n'en est que 63 qui arrivent à 80 ans et 7 seulement atteignent 90 ans. L'homme des grandes villes s'use donc beaucoup plus vite que la femme.

LE SOSIE DE BALZAC.

Lorsque le scin d'immortaliser les traits de Balzac fut confié au sculpteur Rodin, celui-ci se pénétra bien certainemnt du portrait qu'en avait tracé Lamartine dans l'un de ses «Entretiens» : «Grosse tête, cheveux épars comme une crinière, lèvres épaisses, œil doux mais de flamme....»

Mais cela ne lui suffit pas. Rodin se rendit à Tours où il savait devoir rencontrer le sosie, en chair et en os, de son héros en la personne d'un simple conducteur d'omnibus qui, entre deux voyages, se laissa consciencieusement «interviewer» par le maître sculpteur.

Depuis, le brave conducteur est retourné modestement à son omnibus sans se douter qu'il aura peut être, un jour, sa statue quelque part !

SOUVENIRS INEDITS.

Jouffroy a survécu vingt ans à la crise morale au cours de laquelle il perdit la foi, et qu'il a racontée dans une page célèbre. Pendant ces vingt années, quelle fut l'évolution de son esprit et de ses croyances ? Il semble que la question devrait être aisément résolue par la seule lecture des ouvrages de Jouffroy. Il n'en est rien pourtant, et, récemment encore, des journaux d'opinions diverses se chargeaient de tirer de son histoire et de sa vie, les uns des arguments pour la libre pensée, les autres un enseignement favorable à la religion. Le *Correspondant* publie un passage des *Souvenirs* inédits de M. Dubois, ami intime du philosophe, passage qui semble éclaircir définitivement le problème : "De tout ce qu'on a écrit sur la tombe de Jouffroy, il n'y avait rien de vrai. Depuis la crise accomplie vers le mois de mars 1816 [*sic*], le philosophe avait continué ses libres recherches, ramené, de jour en jour d'une manière plus ferme, toute sa science à la notion de Dieu, de l'âme, de la destinée humaine, ici-bas et dans l'autre vie, précisée de jour en jour avec plus de netteté et de fermeté ; l'harmonie s'était rétablie entre la science et la foi qui avait bercé son enfance. Si le mystère et le miracle l'arrêtaient encore à la porte du sanctuaire, la douce mémoire de son éducation pieuse faisait reluire à ses yeux les rayons de sa conscience naïve. A côté des clartés de la science, et tout se confondait dans le même culte..." Moins de cinq mois avant sa mort, il parlait à M. Dubois d'une série d'ouvrages qu'il projetait : " Je l'entends encore m'exposer tout son plan, en revenant de la Chambre par une froide et pluvieuse soirée ; enveloppé de son large manteau et moi du mien, nous suivions la rue Saint-Dominique-Saint-Germain et la rue Taranne ; arrivés à cette dernière rue, involontairement, il ralentissait le pas, parlait avec entraînement et une vivacité toute vibrante dans son calme et sa gravité mélancolique, et, toujours, dans nos épanchements devenus rares dans les deux ou trois dernières années, nous toujours aussi sincères, aussi entiers, quand nous nous retrouvions seuls, cœur à cœur, et jamais il n'eut de voiles avec moi. Aussi puis-je attester, et je l'a répété et répéterai sous toutes les formes et à toute occasion non, Jouffroy n'est pas mort sceptique ; non, il n'est pas mort troublé et désespéré."

Une aventure peu banale.

Trouver en se promenant et ses pieds un fortune de plusieurs millions, voilà une aventure qui n'a rien de banal. Bien que la chose soit arrivée en Amérique, le fait n'en est pas moins vrai dans tous ses détails.

L'histoire, d'ailleurs, n'est pas vieille : elle remonte à quelques semaines.

Un prospecteur de mines d'or, M. Bassett, était allé, pour son plaisir, en excursion du côté de la vallée de la Mort, dans une des régions les plus sauvages et les plus désertes de la Californie, lorsqu'il, tout à fait par hasard, il remarqua, en un certain endroit de cette vallée, que le sol sur lequel il marchait avait une couleur bleuâtre très particulière.

Ses connaissances spéciales lui permirent de se rendre compte que sa bonne étoile venait de le conduire providentiellement à un gisement beaucoup plus précieux qu'une mine d'or. Ces mouchetures bleues, en effet, n'étaient autres qu'un mélange de quartz et de turquoise en fusion. Il fouilla aussitôt le sol avec ses mains.

A une très faible profondeur, il découvrit bientôt une veine d'une richesse extraordinaire. En quelques heures, M. Bassett avait ramassé trente-cinq kilos de magnifiques turquoises, et quelques jours après sa découverte sa fortune se chiffrait par plusieurs millions.

Le désarmement par les femmes.

Tel est le but poursuivi par la Ligue nouvelle que M. Jules Bois, dans une conférence faite à la Bodinière, présente aujourd'hui au public. A cette occasion, un de nos confrères a recueilli quelques opinions féminines.

Voici d'abord celle de deux des principales ligueuses. Mme la princesse Wiszniewska est pleine de foi : «Le désarmement, dit-elle, c'est une porte ouverte sur le siècle qui vient» ; et à ceux qui lui disent : Utopie ! elle répond que «l'utopie c'est le plus souvent la vérité vue d'un peu loin». Mme Flammarion, «dont le mari vit parmi les étoiles» déclare : «La guerre représente la barbarie, et la force n'a jamais rien fondé de durable. La Grèce, ainsi que je l'écrivais dernièrement, est plus grande dans l'histoire que tous les barbares qui ont cru l'anéantir.» Voici maintenant le sentiment d'une Anglaise : «Je ne suis pas de l'avis de M. Bois, mais il est bien de sa personne.»

Quant aux moyens de propagande, ils paraissent assez simples ; le premier qu'on recommande aux mères est «d'ôter de la boite à joujoux les képis, les fusils, les sabres et les trompettes».

THEATRES.

Académie de Musique.

M. Robson va nous quitter, mais à regret, nous en sommes pas persuadés : car il a obtenu là un brillant succès.

La semaine si bien commencée se termine par la pièce intitulée "Henrietta", qui n'est pas une nouveauté, mais qui est restée au répertoire ce qui en prouve la valeur.

Aujourd'hui, en matinée et ce soir, les deux dernières représentations.

Grand Opera House.

On a rarement vu, depuis nombre d'années, un succès aussi franc que celui de "A trip in China Town", une des pièces les mieux comprises et, par conséquent, les plus populaires du répertoire américain. Son grand avantage, c'est d'être une actualité ; c'est précisement ce qui intéresse le plus le public. Aujourd'hui en matinée et ce soir, les deux dernières représentations de cette agréable bouffonnerie.

Théâtre St-Charles.

Aujourd'hui, en matinée, avant-dernière représentation des minstrels Primrose et West. Dernière représentation, ce soir. Les amateurs de cet attrayant genre de spectacle qui a, avant tout, l'avantage d'être d'origine américaine et d'être fort goûté par les américains, se rendront en foule, ce matin et ce soir, au St-Charles.

En attendant la première apparition de E. S. Willard.

Pour donner l'appétit, pour activer l'appareil digestif, la Salsepareille d'Ayer est sans rivale.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes.
Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE
Pour les Etats Unis, port compris :
$12....Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris :
$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris :
$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois
Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger :
$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE
Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

MOTS DE LA FIN.

Calino a assisté hier soir à la première de «la Ville morte».

— C'est curieux, fait-il, on disait que c'était d'un auteur italien...

—Oui.

—Eh bien, mais il n'y a pas un mot que je n'aie compris.

Falempin, qui a épousé la fille d'un horloger, n'est pas heureux en ménage ; madame, entr'autres écarts, se permet des sorties quelque peu suspectes.

Aussi a-t-il pris le parti de la renvoyer momentanément dans sa famille, avec ce mot à son beau-père :

«Je vous envoie ma femme et ma montre à réparer : depuis quelque temps toutes deux se dérangent !»

Les enfants :

La petite Titine pleure tant qu'elle peut.

La mère—Voyons, tu n'as pas honte de pleurer comme ça?

Titine, vivement, dans ses larmes—Comme ça?... Il y a donc une autre façon qui fait plus de bruit?

Le jeune Toto, à qui son père a donné de beaux joujoux, a d'abord poussé des cris de joie, puis est devenu songeur.

—A quoi penses-tu? lui demande-t-on.

—Je pense que.... c'est bien dommage de n'avoir qu'un seul papa.

Les enfants :

—Vois-tu ce sac de pralines?

—Oui, papa.

—Si tu apprends bien ta leçon, je t'en donnerai quelques-unes.

—J'en aimerais mieux quelques deux.

La devise de la Monnaie.

A propos des nouvelles pièces de cinquante centimes :

«Frappe, mais écoule !»

X.

AU-DEVANT DU PÉRIL.

Depuis qu'elle avait aperçu sa fille aînée auprès de son amie dans la serere de l'hôtel de Bréville, Thérèse était sous le coup d'une sorte d'affolement de fièvre, de besoin de changement pareil à celui du malade impuissant à tenir en place et qui n'est pas sitôt arrivé dans un lieu qu'il voudrait être dans un autre.

D'ailleurs, qu'avait-elle encore à faire à Paris ?

Rien.

Le surlendemain du jour de congé de cette Suzanne si près de ceux qui auraient donné des sommes énormes pour la revoir et que personne ne découvrait, dès six heures du matin la comtesse était debout dans sa chambre à sa fenêtre, déjà vêtue et regardant l'endroit où sa fille aînée avait passé, d'un œil fixe, obstiné, comme si sa volonté et ses désirs avaient eu la puissance de l'évoquer de nouveau et de la ramener auprès d'elle.

Vains efforts !

Il n'en restait plus que le souvenir.

Tout à coup elle se décida.

Pourquoi demeurer plus longtemps dans cet hôtel qui lui devenait aussi insupportable que tout le reste ?

Là-bas, du moins, à son château de Bussey, elle serait près d'une de ses filles.

Quant à l'autre, à sa Raymonde, il lui semblait qu'il ne lui restait plus qu'à la pleurer.

Pour que ses offres n'amenassent aucun résultat, pour que ses efforts et ceux de son ancien amant demeurassent inutiles, ne fallait-il pas que cette pauvre Raymonde fût morte ?

Elle se dit :

—J'irai à Bussey, et là dans ma solitude je serai mieux qu'au milieu d'une foule indifférente dont l'agitation et la joie me font mal.

Et aussitôt elle voulut mettre son projet à exécution.

Elle écrivit à la hâte ces quelques lignes.

" Mon ami,

" Pourquoi ne pas vous le dire ?

" Je n'ai plus de courage et j'ai perdu toute espérance.

" Je m'en vais pour quelques jours dans ma retraite de Bussey avec le desir de retrouver un peu de calme dans ce désert où du moins les plaisirs et le bonheur des autres ne me rendront pas mon deuil plus amer et plus difficile à porter.

" Je penserai à vous, à vos chagrins et à votre amitié, la seule consolation qui me reste.

" A votre premier signe, j'accourrai.

" Je vous ai indiqué ce que j'ai promis à ces agents qui peut-être sont eux-mêmes navrés de leur insuccès.

" Hélas ! que ne peuvent ils me ramener ma fille !

" Je doublerais, je triplerais la somme avec joie !

" Je leur donnerai tout ce que j'ai !

" Que me fait l'argent et à quoi me sert la fortune !

" Je me suis défiée d'eux.

" J'avais tort sans doute.

" De quelque côté que nous soyons tournés, à quelque influence que nous ayons eu recours, le résultat n'a-t-il pas été le même ?

" Je ne voudrais pas vous retirer l'espoir qui vous reste, bien cher ami, mais je suis obsédée par les plus navrantes appréhensions !

" Et pour comble de malheur, je ne trouve pas auprès de mon père lui-même l'appui qu'au milieu de mes peines je serais presque en droit d'espérer.

" J'ai troublé sa vie et il ne peut se résoudre à me le pardonner !

" Je quitte donc Paris ce matin même.

" J'ai besoin d'air et j'étouffe !

" A bientôt peut-être, peut-être à jamais.

" Votre malheureuse amie,

" THÉRÈSE."

Puis elle écrivit encore :

" Messieurs,

" Je quitte Paris pour Bussey. Si vous avez quelque communication à me faire, adressez-la-moi dans la Nièvre.

" Civilités empressées.

" Comtesse de BUSSEY.

" A MM. Fribourg, Huchard et Cie.

Elle se leva et regarda de nouveau au dehors.

Le capitaine Tonnelier, morose et songeur, était assis dans le jardin, sur un banc, sous un groupe de grands marronniers et de tilleuls au feuillage épais et sombre.

Thérèse y descendit.

En chemin, elle rencontra sa femme de chambre et lui donna ses deux lettres en disant :

—A la poste tout de suite. Allez et revenez aussitôt.... Nous partons !....

—Pour ?....

—Bussey.

Dans le jardin, elle rejoignit son père qui fumait une cigarette en maugréant contre ses douleurs, contre sa fille, contre le présent, le passé et l'avenir.

—Déjà debout ? dit-il de sa voix âpre et toujours ironique. Tu ne dors donc plus ?

—Pas souvent ni longtemps, répliqua-t-elle.

Elle s'assit auprès de lui et dit :

—Cher père, j'ai remarqué que le séjour de Paris vous est désagréable et vous fatigue....

—Oh ! certes ! je ne le cacherai pas que je commence à en avoir assez....et même par-dessus la tête !

—Aussi....je me suis dit que ma présence n'y est plus bien nécessaire....

—Parce que ?

—Parce que tout ce que nous faisons est inutile, jusqu'à présent du moins....

—Alors ?....

—J'ai l'intention de retourner à Bussey.

Il grommela en tortillant sa moustache blanche :

—Peut-être est-ce un tort !....

—Pourquoi ?

—Parce que là-bas tu seras trop près de la Sauvagère.

Elle répliqua avec fermeté :

—Je serai chez moi....et j'espère vous y conserver....Ce serait une grande douceur, une grande force aussi, de vous avoir près de moi !....

Il secoua la tête.

—N'y compte pas.... Je ne peux pas te promettre ça, dit-il ; mais j'ai ma maison.... Je ne serai pas loin.... Tu viendras quand tu voudras....S'il le faut tu m'enverras chercher !....

Il ajouta avec un de ces retours de tendresse qu'il avait de temps en temps :

—Tu sais bien que je serai toujours à ta disposition.... Je voudrais pouvoir concilier tout.... On verra !....Qui peut dire ce que sera demain !

Il allait au-devant des désirs de sa fille.

—Ça ne t'ennuie pas, au moins, de quiter Paris ? demanda-t-elle.

—Ah ! fichtre non ! Ce que je suis content de revoir ma maisonnette et mon jardin. Bien négligé, le pauvre !

—Alors nous nous mettrons en route ?

—Quand tu voudras....tout de suite.

Il se levait en jetant sa cigarette.

Elle observa :

—L'express n'est qu'à huit heures et demie. Nous avons le temps.

Un palfrenier passait auprès d'eux.

— Jérôme, ordonna-t elle, il faudra nous conduire au chemin de fer....

—Pour le rapide ?....

—Oui.

—Huit heures et demie ?....

—Parfaitement.

—Bien, madame la comtesse.

—Ainsi, tu vas fermer la boite ? reprit le capitaine en montrant la façade de l'hôtel du bout de la grosse canne qui lui servait de béquille.

—Oui.

—Y laisser tout ce personnel de gens oisifs, de fainéants, de concierges, de valets d'écurie.

—Sans doute.

—Tes deux canassons ?....

—Comment ferais-je autrement ?

—Bigre ! Il en faut un budget pour entretenir tout ce peuple ! ....Et tu te plains de la destinée !

Elle haussa les épaules.

Il continuait :

—Et tu en as de reste à Chantilly ?....

—Mais....

—Et le double à ton château de Seine-et-Marne ?....

—C'est une nécessité !

—Trois fois plus à Bussey....

—Pourrai-je m'en passer ?

—Et ton homme d'affaires de Paris ?....

—Je ne peux pas toucher mes loyers moi-même.

—Une manière d'intendant grand seigneur, comme dans le temps jadis.... J'observe tout depuis que je suis ici....n'ayant pas autre chose à faire....Jusque-là je n'avais rien voulu savoir ! Quelle fortune tu dois posséder !

Le ton du vieillard était presque acerbe.

—Je la donnerais pour être heureuse, mon père, dit-elle d'une voix étouffée.. mais le bonheur ne s'achète pas !....

Et brusquement elle s'éloigna.

Il lui cria de loin :

—A huit heures donc ?

—Oui, à huit heures.

A continuer.

Sirop calmant de Mme Winslow
Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. Il CALME L'ENFANT, AMOLLIT SES GENCIVES et SOULAGE les DOULEURS, GUÉRIT LES COLIQUES ; c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez toutes les pharmacies dans le monde entier. Soyez sûr de demander le "sirop calmant de Mme Winslow" ; n'en prenez pas d'autre. Vingt-cinq sous la bouteille.